

La résistante

Victoria B. Lohay

La résistante

12, rue Antoine Bourdelle – 75015 Paris

Tél. 01 43 71 14 72

www.editions-pantheon.fr

Illustration de couverture
©Lustre- stock.adobe.com

©Vicotira B. Lohay
et les Editions du Panthéon, 2023
ISBN 978-2-7547-6554-1

Préface

La face ou la résistance d'une mère pas comme les autres.

Victoria n'est pas une femme ordinaire. Elle n'allait donc pas être une mère ordinaire. Victoria n'est pas non plus écrivaine : il n'y a nul calcul, nul effet superfétatoire dans son écriture, ce qui lui donne toute sa force. La force de l'authenticité. Victoria est authentique, ça oui ! Pouvait-on inventer pareille histoire sans l'être ? Assurément non ! D'ailleurs, Victoria n'a aucune imagination, mais une mémoire fidèle, non transformatrice : ce qu'elle a vu, ce qu'elle a lu, ce qu'elle a vécu, elle le restitue avec toute la force de ses émotions, de son ressenti.

Son désir profond de bonne personne tient en quelques mots : plus jamais ça ! Que peut-il y avoir de plus dérangeant, de plus profondément choquant que l'utilisation d'un enfant, de son propre enfant, à des fins personnelles d'adulte ? D'adulte sans scrupules, sans considération pour la vie qui cherche son chemin dans un monde pétri d'hypocrisie, de silences complices, de complaisance et de copinages honteux....

Non, Victoria ne pouvait pas se taire, car Victoria ne pouvait pas oublier ce qui existe, ce qui a existé. Ce qui, elle le souhaiterait de toute sa naïveté attendrissante et éminemment respectable, n'arrivera plus.

Le récit que nous livre ici Victoria est émaillé d'une attention au détail hors norme, d'une intensité perceptive toute particulière. On y découvre tous les sens aux aguets : ceux d'une mère blessée dans sa chair et dans la chair de sa chair. Qu'y a-t-il de plus cruel pour un parent aimant, et a fortiori une mère, que de voir son enfant, l'être le plus précieux au monde, livré aux plaisirs

coupable d'un adulte aveugle, sourd, insensible à la souffrance infligée ? Cette souffrance qui ne s'oublie pas, qui laisse des traces et ce d'autant plus qu'elle est niée, tue, cachée et que les traces en sont étouffées !

Non, décidément, Victoria ne pouvait pas se taire. D'autant moins qu'elle a gardé intacte sa capacité à s'émouvoir, à s'indigner. Malgré le peu de soutien que sa démarche a reçu.

L'obstination de Victoria à poursuivre son but, à mener à bien son ouvrage, est admirable. Mais avait-elle le choix, elle qui est incapable de relativiser, de prendre de la distance avec ce qui devrait provoquer chez tous des haut-le-cœur, avec ce qui devrait susciter la révolte ?

Au lieu de cela, c'est à une hostilité puante que Victoria a dû faire face. Il lui en aura fallu du courage pour se plonger encore et encore dans l'interminable cauchemar vécu par le petit Emerik et par sa maman, Anna. Ce fils abusé parviendra à l'âge adulte, certes, mais avec, au fond de son cœur, cet enfant maltraité, utilisé, détruit.

Il n'y a sous la plume de Victoria ni procédé, ni ressort dramatique, juste la réalité crue, dure, vomitive, parsemée de moments légers de simple bonheur familial qui ne font que marquer le contraste violent entre ce qu'aurait dû être et ce qu'a été l'enfance d' Emerik. Ce qu'on été les souffrances de sa mère.

Puisse cette histoire en éviter d'autres, à défaut de n'avoir pas eu lieu.

Les personnes attentives et informées l'auront compris : il y a une explication aux particularités sensorielles, à la mémoire dénuée d'imagination de Victoria-Anna, à cette naïveté pure, (presque)

enfantine... Il devrait y avoir une place pour ces personnes
« différentes ».

Michel Spronck

Expert en intelligences multiples et profils atypiques

Georges dirige un des services du personnel d'un des plus grands instituts au monde situé en plein cœur de la capitale européenne. Anna a réussi les examens écrits et oraux pour obtenir un emploi de secrétaire d'un des départements, Georges lui fait donc signer son contrat d'emploi à durée indéterminée. C'est un 25 octobre froid et ensoleillé, comme le sont certains jours d'automne.

Anna ne prête guère attention à cet homme dont les cheveux gris entourent la calvitie. L'iris de ses petits yeux brun est bordé de blanc. Le bout de son nez est légèrement épaté et une grosse moustache tricolore, blanche, grise et noire, cache de fines lèvres. Georges tombe immédiatement sous le charme de ses longs cheveux bouclés blonds, de son corps et de ses déplacements dans l'espace laissant deviner une femme généreuse, douce, délicate et intelligente. Malgré sa petite taille, sa beauté la fait remarquer. Ses grands yeux verts bordés de longs cils sont ouverts sur le monde. Sa bouche toujours en sourire laisse apparaître une dentition bien soignée.

Anna écrit un journal, en s'appuyant sur des souvenirs, des photos, des documents, des lettres. Nous allons donc découvrir son histoire :

Mes grands-parents maternels émigrent aux îles Fidji durant la Seconde Guerre mondiale. L'ennemi, la guerre, leur a tout pris. Tout.

Avant la guerre, ils tenaient une boucherie dans la rue de l'Abattoir, à Mons. Les américains débarquent, tout est à reconstruire. Ils gagnent leurs tickets, des allers simples pour deux parents et quatre enfants sur paquebot lors d'une tombola. Joséphine, ma grand-mère, choisit entre l'Océanie et l'Amérique du Nord. Elle opte pour les îles Fidji !, pays plein de surprises et de beauté à la fois, en pensant que là, ses enfants auront toujours chaud. D'origine basque hispanique, Joséphine ne supporte pas beaucoup le froid. De plus, ne dit-on pas qu'il fait moins pauvre au soleil !

Joséphine et Albert son mari ouvrent une entreprise à Nadi. Une boucherie charcuterie. La boucherie Saint-Barthélemy. Les anciens s'en souviennent. La meilleure et la seule au-delà de cent kilomètres à la ronde.

Là-bas, on chante, on danse dès que l'occasion se présente.

Sous la voûte céleste, les étoiles brillent, les lucioles illuminent la nuit, les grillons jouent de leurs archers des musiques rythmées à la bonne saison. Les papillons de nuit dansent autour des lampes extérieures aux maisons, les chauves-souris et les perruches, tout ce petit monde est en action toute l'année.

À l'aube, j'entends le chant du coq emprisonné dans un enclos à ciel ouvert dans un jardin, un peu plus loin de la maison. Le coq crie toujours à l'heure pile alors que le ciel s'embrase avec douceur.

À la nuit tombante, certaines fleurs se ferment pour souhaiter le bonsoir. Leurs pétales se plient doucement sur leur cœur, comme pour le protéger du froid de la nuit.

Les parfums se bousculent, les couleurs se fondent par centaines, la nature vit, le ciel aussi.

La terre sent la terre, la canne à sucre. La vase sent l'eau, la terre. L'herbe sent le foin. L'eau sent l'eau.

Les fruits ont chacun leur couleur et leur parfum, leur goût si savoureux.

J'y ai appris à m'exprimer clairement, à communiquer, à partager, à être vraie, nature, moi-même. Ma grand-mère, Joséphine, me dit souvent:

« Sois toi-même. »

Un jour de mai 1987, les paras australiens sautent sur Sigatoka. Pas très loin de chez moi, Malomalo. Tout est relatif, bien sûr, car quelque trente minutes de route nous séparent. Sauf que ce jour-là, nous avons vraiment, papa, mon frère et moi, échappé à l'horreur dans son intégralité. Alors que nous quittons Suva pour rentrer à la maison, Viti Levu est envahie par une horde de voyous sans nom habillés et armés comme de véritables militaires. Les serveurs de Sa Majesté disent que ce sont des rebelles. Le gouvernement du Premier ministre Timoci Bavadra est renversé et Elisabeth II est déposée comme reine des Fidji.

« C'est la guerre. J'ai eu si peur pour vous ! » dit maman à notre arrivée.

Et que va-t-il nous arriver ? Qu'allons-nous devenir ?

Les rebelles envahissent le sud, pillent, tuent, torturent, volent, brûlent. Une partie de la population, toutes nationalités confondues, fuit vers l'île de Vanua Levu. Tous les moyens de locomotion sont bons. Pieds, vélos, motos, voiture, barques, bateaux, voiliers, radeaux, avions, hélicoptères.

Les personnes qui restent sur l'île de Viti Levu tentent d'éviter l'impact des balles en se cachant dans l'espace entre les plafonds et le toit, dans les frigos, dans les baignoires, en posant des matelas contre les fenêtres... Les obus blessent et tuent, aussi.

Deux militaires d'origine belge font leur brusque entrée dans la maison, armes à la main. Ils nous laissent une heure pour faire nos adieux. Nous allons être séparés de notre papa durant quatre très longues années. À ce moment-là, nous l'ignorons.

J'embrasse mon papa qui me serre dans ses bras très fort. Je l'aime, mon papa, je ne veux pas le laisser tout seul, je veux rester avec lui. Je parle peu habituellement. Je parlerai moins et à l'avenir, uniquement quand cela sera nécessaire et de manière courte, raccourcie. Je prends peur des jugements hâtifs. Je me sens différente et maman me le reproche souvent. Elle me demande d'emporter son ours en peluche jaune et une gourde emplie d'eau.

Les militaires divisent la famille et chaque membre concerné par le voyage arrive à l'aéroport par un moyen différent.

Sur la route, les barrages sont nombreux. Les rebelles arrêtent, fouillent, mitraillette au poing, tous les véhicules, voitures, ambulances. Ils crient, puent, exhalant une odeur âcre, sont sales. Leurs vêtements sont soit trop grands, soit trop petits. Ils ne ressemblent à rien d'autre que des bandits.

Sœur Cécile, infirmière au dispensaire, et le père Agnello m'embarquent à bord d'une ambulance, un break blanc tout cabossé et aménagé simplement avec un brancard. Ils me demandent de faire semblant d'être malade et surtout, de ne pas parler, pas crier.

Chaque barrage est une épreuve. Couchée sur le brancard, les yeux fermés, les bras sous une couverture posée jusque sous mon cou, j'ai peur. À chaque barrage, ils ouvrent les portes arrière de l'ambulance avec brutalité. Sœur Cécile parle en bauan avec force et détermination. Ils ferment les portes et s'éloignent de l'ambulance en la fixant. Elle leur fait croire que je suis porteuse d'un virus terriblement contagieux.

J'arrive à l'aéroport de Nadi. L'ambulance me débarque aux portes du hall d'entrée. Je monte quatre à quatre les escaliers, j'entre dans cette grande pièce aux murs jaunis que l'on appelle hall de gare aéroportuaire.

Je cherche ma mère parmi la foule et la cohue. Je suis de petite taille, ce n'est donc pas facile. De temps à autre, je saute, espérant mieux la voir.

La peur règne sur les centaines de personnes réunies dans cette pièce. La peur sent la transpiration sûre et dégoulinante. Les regards cherchent à recomposer les familles avec l'envie d'arriver jusqu'à ces Boeing en arrêt sur le tarmac. Tous veulent monter à bord mais seuls certains embarqueront, car les avions ne peuvent

contenir toute cette foule. Les Indous récitent des prières en égrenant un chapelet. Les Fidjiens crient. Les gens se bousculent, s'escaladent les uns les autres.

Le désordre.

Sur la piste, plusieurs avions attendent, leurs moteurs à hélice hurlent. Ils sont prêts à décoller. Il y a aussi un avion militaire anglais.

Dehors, les obus tombent avec fracas. Les tirs à balles sifflent dans les oreilles.

La nuit commence à tomber. Il ne fait ni clair, ni obscur. Il fait très chaud. C'est le mois de mai, la fin de la saison des pluies. Il est 17 heures.

La nuit est bien là maintenant. Il fait noir. Il est 18 heures. Le silence. Plus de bruit, plus de chauvesouris, d'oiseaux, de papillons. Comme si eux aussi avaient peur, comme s'ils savaient.

Ah, voilà maman dans sa petite robe brune à fleurs jaunes!

Départ forcé. Oui, mais pour quelle destination ? La Belgique ou l'Angleterre?

Ravu, l'ami fidjien de mes parents, nous cherche aussi dans ce hall. Il nous trouve et nous permet de passer la douane grâce au soutien de Tinai. Nous étions amis avec Ravu et sa famille. Le petit Paul est le filleul de papa, nous allions souvent manger les uns chez les autres. Mes parents lui avaient prêté une somme d'argent importante sans intérêt pour qu'il puisse monter son entreprise de transports.

Il eut un commerce florissant et enrichissant. Il est mort du sida.

Tinai est officière dans les forces de police fidjiennes. Elle est la première femme officière. Elle évolue grâce à une volonté féroce de servir les femmes et les enfants maltraités, elle souffre dans ce monde d'hommes.

Nous arrivons avec peine à l'escalier de l'avion, l'empruntons en nous tenant la main pour ne pas nous perdre. Nous trouvons quatre sièges dans l'allée centrale. Flora restera sur les genoux de maman. Elle n'a que trois ans. Tout va vraiment très vite. L'avion se remplit vite, roule vite, décolle.

Le commandant de bord annonce que le vol durera trente-six heures. Nous sommes fatigués.

Le personnel navigant est magnifique. Il distribue des bonbons de toutes les couleurs, des chewing-gums, des chocolats aux passagers. Un peu de chaleur humaine dans cette fichue galère.

Les passagers regardent des films toute la nuit une fois que les familles ont été réunies. Je suis couchée sur le sol de l'allée centrale à côté du siège de maman, un oreiller sous la tête et blottie dans une couverture toute douce avec laquelle une hôtesse m'a bordée. Ma jolie robe jaune à col mao est toute sale. Je range soigneusement mes bottines brunes sous le siège de maman.

Le lendemain matin, le commandant de bord propose aux enfants de passer un peu de temps en sa compagnie dans sa cabine de pilotage.

Chacun leur tour, évidemment. Je fais partie de la tournée ! J'adore les avions. Quand mon oncle Camille me permettait de monter dans l'avion qu'il pilotait, j'étais heureuse. Je ressentais

une impression de liberté totale, de bien-être et de communion avec le ciel et la terre. À côté du commandant, j'appuie mon bras sur l'appuie-tête du siège du copilote. L'avion vole au-dessus des tonnes de sable importées à Singapour dans le cadre de l'agrandissement du territoire. Le pilote vole au ras du sol.

« Mesdames, Messieurs, nous survolons le désert de Singapour. Nous volerons à basse altitude afin que vous puissiez d'autant mieux l'admirer.

- Eh, là ! montré-je du doigt. Il y a un renard qui court dans le sable ! »

Il y a aussi des herbes.

Ça, alors ! Quelle découverte, le désert est un espace vivant.

Le commandant de bord recommence l'expérience au-dessus des marécages de la Neva sur lesquels est construite Saint-Pétersbourg.

« Des bancs de petits poissons tout brillants !

– C'est la saison de la koriouchka » explique le pilote.

Atterrissage à Londres, Munich et enfin Bruxelles. À notre descente d'avion, personne ne nous attend. Pour moi, c'est un choc.

Imaginez, je découvre la Belgique un mois de mai. Il est 9 heures du matin. Je descends de l'avion dans ma petite robe légère, l'ours en peluche jaune dans mes bras. Un passager m'a arraché la gourde de la main alors que je montais à bord. J'ai froid. Il y a du brouillard. Le ciel est gris, la couleur vert foncé de la nature prédomine. Le parfum de l'air reste amer, il sent les champignons. Un bus nous transfère vers le hall de Zaventem

Airport. Personne ne nous salue, personne ne nous attend. Je trouve les gens vraiment impolis. Je leur dis bonjour et ils ne me répondent pas.

Sortis de la pièce où l'on peut récupérer ses valises, nous nous asseyons sur un banc. Nous n'avons aucun bagage. Marie, ma mère, a reçu d'un para commando quelques pièces pour téléphoner à quelqu'un qui viendra peut-être nous chercher.

Quelqu'un ! Mais qui ?

Maman s'avance vers une cabine téléphonique, elle prend le bottin et cherche le nom du vieux copain de papa.

Je vois le doigt de ma mère chercher B, Bruxelles, Bruxelles... P... P... P... Ah, le voilà, Remi Patris. Il y a plusieurs R. Patris dans le bottin.

« Quel est le bon ? »

Maman choisit un numéro au hasard et tombe sur la bonne personne.

Maman a écrit sur une page du bottin, en grand, notre nom de famille. Elle le tient bien haut pour qu'il soit vu de loin. Enfin, Remi arrive. Un petit monsieur bien portant en costume cravate bleu, moustache grise, cheveux gris, yeux bleus, se présente.

« Je suis Remi Patris. Je suis l'ami de Paul. Avez-vous des bagages? »

Toute la famille hoche la tête pour dire non.

« Bon, suivez-moi. »

Nous sortons du hall d'arrivée de l'aéroport et nous dirigeons vers le parking.

« C'est immense, mon Dieu. Des voitures, des voitures, des voitures. »

Arrivés à la voiture bleu métallisé de Remi, nous nous arrêtons tout pile. Un grand chien noir y aboie.

« Boy, tais-toi. Il fait son travail de chien » nous rassure Remi, sa big moustache souriante.

Il poursuit:

« Il est le meilleur antivol de la voiture, mais avec les enfants, il est très gentil, c'est pourquoi je l'ai emmené. »

Il ouvre la portière avant gauche de la voiture, le chien bondit et nous fête. Il tourne autour de nous, il nous renifle et en plus, il secoue sa queue. Effrayés, mes frères, mes sœurs et moi, nous blottissons nos mains contre notre cœur, puis les relâchons pour le caresser et enfin le chien se retrouve nos bras autour du cou.

Ah, Boy. Enfin un contact humain !

J'aime ce chien. Dans l'auto, mes frères et moi, mes sœurs sur les genoux, assis sur le siège arrière, nous passons nos mains en dessous des appuie-tête pour toucher du bout des doigts cette grosse boule de poils noirs assise dans le coffre.

Nous n'avons pas mis notre ceinture de sécurité car nous ignorons à quoi elle sert. Et puis... nous sommes cinq enfants pour deux ceintures, dans cette petite Toyota.

Je vais découvrir petit à petit que l'Europe n'est pas le pays de cocagne que m'ont vanté mes maîtres d'école, ce n'est pas le paradis. C'est tout simplement différent de ce que je connais depuis toujours. Les Fidji.

Ici, les supermarchés sont grands, mais vraiment très grands, on y trouve même de la nourriture pour les animaux, des montagnes de chips, de sucreries. Incroyable ! Je trouve que cela est un gaspillage monstre.

Je vais aussi apprendre, à mes dépens, que les mentalités sont différentes.

Maman m'a donné une éducation très vieille France, inadaptée au pays dans lequel j'arrive. Mes grands-parents maternels avaient des origines nobles et l'éducation se perpétue de mère en fille.

Cette éducation apprend aux filles que l'épouse prend patience, la femme fait l'homme.

Une éducation qui, dans ce nouveau pays, est vue comme celle qui asservit les femmes aux hommes plutôt que comprise comme une complémentarité, un partage des rôles.

J'ai 32 ans, aujourd'hui, ce 15 août.

Je ne peux plus supporter la violence constante de mon époux. Je patiente depuis trois ans. C'est long, trois ans.

La vie hors mariage fut assez sympa. Georges fut gentil et attentionné. Nous nous marions le 23 août et le rêve s'achève. Mes parents m'ont imposé ce mariage par une violence psychoaffective. Enceinte de quatre mois, le papa d'Emerik me quitte, annonçant qu'il a rencontré la femme de sa vie. Ma mère me supplie d'avorter, prend rendez-vous chez un praticien aux Pays-Bas. Je garde mon fils envers et contre tous.

Lorsqu'Emerik naît, mon frère, Maté, me rend visite à la clinique et m'insulte, me traitant de prostituée. Argumentant qu'il ne connaît pas le père de mon fils, il qualifie mon bébé de bâtard. Comme si mon fils était issu d'un humain et d'une autre espèce vivante ! Pour moi, ça n'a pas de sens.

Maman me dira souvent que je n'aime pas mon fils et utilisera aussi le terme de bâtard. Papa, de son côté, me met la pression, indiquant que mon fils n'a pas de nom car il porte le mien. Je m'interroge sur le sens du nom de famille donné aux filles. Les filles n'ont donc pas de nom ? Si les filles n'ont pas de nom, existent-elles ?

Lorsque je rencontre Georges, mes parents le connaissent, je ne sais d'où, c'est comme ça. La pression augmente. Georges saisit

l'opportunité que lui offrent mes parents et insiste pour donner son nom à Emerik. Je suis toujours restée honnête avec Georges. Je ne voulais pas l'épouser. Vivre ensemble me paraissait bien. Sous la pression, je l'ai épousé et j'ai accepté qu'il reconnaisse mon fils comme le sien. Pour qu'Emerik ait un nom.

« Mais que tu es moche ! » me lance-t-il souvent.

« Tourne-toi que je ne te voie pas » dit-il quand je me déshabille.

« Tu es grosse, personne ne voudrait de toi ! »

Tu parles, avec mon mètre soixante-cinq et mes quarante-huit kilos, mes jolis cheveux et mes grands yeux, j'ai mon petit succès...

« Tu peux t'arranger comme tu veux, tu es moche. »

Georges a toujours des excuses qui motivent sa violence et sa méchanceté. Il a eu des problèmes, dit-il, de fugue et de chantage avec son fils aîné, des problèmes de drogue et de vol d'argent avec le cadet. Des explications nébuleuses.

Il est toujours là, ce fils aîné, pour réclamer de l'argent et Georges lui en donne à chaque fois qu'il en demande. Toutes les discussions entre père et fils sont houleuses. Pourquoi ?

Mathieu me dit un jour que lorsqu'il était tout petit, il se souvient que son père l'avait kidnappé et qu'il n'avait plus vu sa maman pendant très longtemps. Et un jour, la maman était revenue à la maison et les enfants étaient heureux. Quand Mathieu a atteint l'âge de 18 ans, la maman a quitté définitivement le domicile conjugal. Nul ne sait encore pourquoi, Georges l'a beaucoup aidée à s'installer. Il lui a trouvé un appartement qui lui convenait

à elle. Il lui a acheté le mobilier, s'est porté garant pour le paiement du loyer.

Je ne m'en mêle pas. Je parle à Georges et à Mathieu séparément pour leur demander d'au moins, en ma présence et en celle de mon petit, avoir une attitude neutre, qui ne laisse entrer aucune violence dans la maison. Ma maison, je la veux heureuse. Une maison d'où s'échappe le parfum du bonheur.

J'ai accepté que Georges laisse son logement à ses enfants et vienne habiter chez moi, dans mon bel appartement en face de mon boulot et j'ai posé la condition de « la paix » et « le bonheur » dans ma maison. Le hall d'entrée est grand et sert de salle de jeux pour Emerik. Il est la pièce centrale. De vieilles portes en bois vitrées donnent sur un joli living dont le sol est un parquet fait de petits morceaux de bois de couleurs différentes et les fenêtres sont aussi grandes que les murs. C'est une pièce très lumineuse et agréable. Je l'aime bien, mon appartement, je l'ai décoré avec mon cœur. Jusqu'à présent, il est un havre de paix et de joie, je n'ai pas envie que tout cela soit abîmé.

Georges fait des pieds et des mains pour que nous quittions mon appartement et achetions en commun une maison insalubre, dans le Brabant wallon, dont il est fou amoureux, dit-il !

Une maison en contrebas d'une gare. La maison et le mobilier tremblent à chaque passage de train. Le jour, la nuit. C'est horrible. Georges m'assure que je m'y habituerai. J'ai le sommeil léger tandis que le sien est si lourd...

La première fois que j'ai vu cette maison, je n'ai pu me retenir de mettre ma main devant la bouche et d'avoir les yeux écarquillés.

Tout est à refaire.

Il me jure qu'il ira mieux car enfin il va réaliser un vieux rêve. Avoir sa maison et la retaper à son goût. Il dit que les travaux l'occuperont lors de sa pension. Il est très enthousiaste. De mon côté, j'espère de meilleurs jours pour mon couple. Je me promets que l'achat de ce taudis est la dernière tentative pour satisfaire pleinement mon mari...

« Mon rêve. Cette maison est la seule chose que nous avons ensemble, dit Georges. Dès que possible, je demanderai ma prépension. J'en ai marre de travailler. Mon rêve est de retaper cette maison. »

Il me mène la vie dure, de plus en plus dure. Je cuisine les repas quotidiens sur un gaz de camping, tout mini... car tout simplement, Georges, électricien de formation, n'installe pas la taque électrique, il n'installe pas les éviers non plus dans la cuisine. Je pose le camping gaz sur le carrelage blanc à taches noires de la pièce qui sert de salle à manger. Il y a un désordre total.

Au sol, dans certaines pièces, il n'y a que de la chape poussiéreuse et de la terre battue. Les murs intérieurs sont la brique extérieure.

Par le chambranle de la fenêtre de ce qui sera le salon plus tard, on visualise très bien le jardin. Affreux... l'hiver, cette maison, est un supplice.

Chaque matin, Georges dépose Emerik à l'école maternelle située sur le chemin du travail, puis moi à mon bureau, fait un détour par la banque pour retirer l'argent de son compte bancaire comme du mien, avant de se rendre à son travail. C'est rituel. Il a exigé la gestion et la possession de mes comptes bancaires et des cartes afférentes.

Pour avoir la paix, je lui ai cédé. Je n'ai plus eu de disputes au sujet de l'argent.

Je dois mendier pour recevoir de quoi acheter un pain et, après insistance, Georges me donne le montant exact du prix. C'est lui qui fait les courses et qui décide des achats utiles ou pas. Lorsqu'Emerik est malade, je dois user d'astuces car Georges met tout en œuvre pour m'empêcher de consulter le médecin ou d'acheter les médicaments. C'est la voisine, Kim, qui paie le médecin et la pharmacie pour le petit.

« Pour le petit, je paye les frais médicaux. J'exige que tu viennes me voir chaque fois que cela est nécessaire » insiste-t-elle.

Petit à petit, Georges prend des mesures, selon lui, dans l'intérêt et pour le bien-être de la famille.

Il confisque le véhicule conjugal. Quand Emerik et moi restons à la maison, Georges confisque les clés après avoir fermé les portes à double tour. Il ne laisse jamais d'argent à ma disposition. Il téléphone toutes les heures et exige que je décroche. Ce n'est pas facile. Quand je pends les lessives ou que je prépare un repas, je ne sais pas toujours lâcher ce que je fais. Il se fâche, il ne comprend pas.

Au fur et à mesure du temps, Georges téléphone toutes les demi-heures afin de contrôler ma présence à la maison. Je dois décrocher le poste sans quoi Georges use de représailles. Il menace de jeter les meubles sur moi, de faire du mal au petit. Il me frappe. Il crie.

Emerik subit des humiliations aussi de la part de Georges.

Depuis que nous occupons ce taudis, dès que nous rentrons de notre journée de travail et d'école, Emerik doit aller aux toilettes. Nous avons une heure de route, puisque Georges emprunte les petits chemins de campagne plutôt que l'autoroute ou les accès principaux. Georges sort toujours le premier de la voiture. Il ouvre la porte d'entrée de la maison avec une lenteur qui dépasse tout entendement et lorsque mon petit bonhomme commence à se plaindre de ne plus pouvoir se retenir, Georges lui dit :

« Fais pipi dans ta culotte. »

Je me fâche sur mon mari. Il est humiliant. Je lui crie :

« Tu lui ouvres la porte ou quoi ? »

Ne percevant aucun effort de la part de Georges pour ouvrir la porte, un soir, je prends mon petit bonhomme dans les bras et le pose à côté de la façade de la maison.

« Emerik, fais pipi dehors contre le mur de la maison. Vas-y mon chéri. Je te donne la permission. »

Georges est toujours furieux de voir que je défends mon enfant. Je pense qu'il est jaloux.

Il menace de nous isoler du reste du monde, de nous séparer. Il parle beaucoup d'orphelinat et de maison de fous. Durant les nuits, il me frappe de son coude avec tant de violence que je me retrouve sur la descente de lit, sur ce parquet laissant apparaître les traces de colle de moquette décollée. Cette nuit-là, le coup est si violent qu'il fend une de mes vertèbres, la L5. Il me frappe aussi durant mon sommeil, argumentant qu'il rêve. Les lendemains matins, il exige que je dise au boulot avoir heurté un paquet de carrelage en effectuant des travaux dans la maison... Je

n'arrive plus à m'opposer à ses ordres ou désirs. Pire, je n'en ai même plus l'idée.

Cette fois-ci, c'en est trop, j'ai trop mal et surtout je ne suis plus capable de prendre mon petit dans mes bras. Je consulte un médecin au dispensaire de l'entreprise où je travaille pour obtenir un certificat médical constatant les coups et blessures.

« Vous comprenez, Madame, votre mari connaît tout le monde ici. J'ai aussi besoin de garder mon emploi. Je ne peux pas vous rédiger de constat de coups. Mais je vous rassure, on voit bien que vous avez reçu des coups » murmure le médecin.

Ce médecin mourra brusquement d'un cancer généralisé. Ça a dû le ronger... tous les constats médicaux qu'il a refusé d'établir par peur !

Quelques nuits plus tard, une sensation bizarre de chaleur et d'étouffement me réveille. Je vois Georges à genoux au-dessus de mon visage, ses yeux me fixent, ses mains sont serrées autour de mon cou. Des secondes interminables s'écourent avant que je tente de lui envoyer un genou dans la partie fragile de son intimité. Georges me lâche, non pas de douleur, mais de crainte, car je l'ai raté. Horreur ! Je dois rêver...

Mais non, j'ai réellement mal au cou ! Quand on rêve, on a mal ? J'ai des marques bleues. J'ai mal. Il a vraiment voulu m'étrangler.

Depuis cette nuit, forcément, j'essaye de ne pas m'endormir. Je me cale assise sur mon lit avec des oreillers et veille. Je laisse la lampe de chevet en albâtre allumée sur le sol au pied du lit, de mon côté, afin que la lumière n'incommode pas Georges durant son sommeil. Sur la table de nuit, j'ai déposé un livre sur un joli petit napperon en dentelle blanche.

Georges est de plus en plus désagréable, violent, vulgaire. J'ai le sentiment qu'il boit. Son copain Didier me le confirme en me demandant d'aider Georges à sortir du chemin qu'il prend. Je cherche où il cache ses bouteilles de whisky et de vin, d'abord dans la maison. Je ne trouve rien qui ressemble soit à des cadavres de bouteilles soit à des bouteilles pleines. Dans le grenier aménagé en une chambre décorée style western, je trouve des armes blanches et des coupures de journaux qui impliquent mon époux, lorsqu'il avait vingt ans, dans le décès d'une jeune personne sur la route.

Il est écrit en grand au-dessus de la photo de Georges:

« Georges X. tue Sandra M. avec sa voiture alors que Sandra veut le quitter après avoir été tabassée par lui. »

Je lis cet article à plusieurs reprises. C'est bien lui. Sur la photo aussi, c'est bien lui. Mince alors.

Je range ce journal exactement à l'endroit où je l'ai trouvé, comme je l'ai trouvé.

Ce 19 novembre, le comportement d'Emerik est plus qu'étrange. Il ne va pas bien... Je termine la vaisselle dans des bacs ronds en plastique bleu, dans la salle à manger, sur la table. Il est 20 h 30. J'entends Emerik pleurer si fort ! Je monte quatre à quatre les escaliers.

« Reste dans ta cuisine. Je n'ai pas besoin de toi » hurle Georges depuis la chambre de mon petit.

Les murs de la chambre d'Emerik sont peints en bleu ciel pâle et des tentures blanches et bleues entourent la grande fenêtre. Les ours en peluche sur le fond blanc envoient des bisous volants.

J'arrive sur le palier. Trop tard. Je vois Georges sortir de la chambre du petit, furieux.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ?

- Maman, maman » implore Emerik couché sur son lit.

Je le vois par la porte ouverte.

Georges entre dans la chambre d'Emerik et je le suis. Georges se penche sur le petit.

« Je voulais lire une histoire à Emerik. Il m'a dit qu'il a chatouille à son pet, alors je regarde.

- C'est pas vrai, maman. Maman, au secours ! »

Pour regarder, Georges regarde et même de très près.

« Va me chercher le pili-pili, je vais tuer les vers, m'ordonne-t-il.
- Tu es fou ! C'est bizarre, Emerik ne se plaint de rien depuis que nous sommes rentrés. S'il a des vers, j'irai chercher du vermifuge demain à la pharmacie.

- Je sais ce que je dis. » hurle Georges.

Il me pousse avec son bras droit pour m'empêcher d'approcher le petit.

« Sors de la chambre, lui demandé-je posément, et laisse Emerik dormir. »

Georges habille Emerik, jette les couvertures sur son petit corps et sort. Sous son œil attentif, j'embrasse mon trésor sur le front.

« Tu viendras encore me donner des bisous, maman ?

- Oui, comme tous les soirs, je viendrai t'embrasser encore avant de me coucher. »

Ce soir-là, je me couche tôt. J'ai peur pour Emerik. Georges me demande de le laisser regarder la télévision, seul, comme souvent, et je lis dans mon lit. Emerik ne dort pas encore, il pleure. Je n'ai pas le temps de l'approcher que Georges est déjà derrière moi. Je sursaute. Je ne l'ai pas entendu monter les escaliers.

« Laisse-le tranquille. Tu l'as réveillé ! crie Georges. J'ai encore le droit de dire quelque chose ici ? »

Mes lèvres frôlent le petit front brûlant.

« Il a de la température, ce n'est pas normal. »

Lorsqu'Emerik était encore un tout petit bébé, j'ai acheté un thermomètre électronique à poser sur la main quelques secondes. Il sonne et affiche la température. Le thermomètre indique 39,5°C. Georges se tient debout dans le fond de la chambre, à l'opposé du lit d'Emerik, campé sur ses jambes légèrement écartées et les bras croisés.

« Mais, non, il n'a rien du tout. Et puis, c'est toujours de lui que tu t'occupes, jamais de moi ! hurle Georges. Je n'ai plus le droit de dire quelque chose chez moi. Bientôt, je n'aurai plus le droit de dormir dans mon lit. Il faudra que tu dormes avec lui.

- Maman, je veux dormir avec toi, pleure Emerik. Maman, j'ai peur.

- Arrête de crier, les voisins vont entendre tout ce que tu dis. »

Je suis tellement sous pression que je ne peux m'empêcher de lui répondre en criant. Au moins, ils entendront les voisins, cette fois-ci...

« Je m'en fous des voisins. Ils ne vivent pas avec toi, les voisins. Ils n'en ont rien à faire, les voisins ! Bébé va dormir tout seul cette nuit ! »

Nous ne faisons même plus l'amour depuis longtemps, donc ça ne devrait pas trop déranger Monsieur.

Le lendemain après-midi, l'institutrice me téléphone au bureau. Elle me signale qu'Emerik a une hémorragie anale, qu'il faut l'emmener d'urgence à l'hôpital. Il est 14 h 30. Je quitte le boulot avec l'autorisation de mon patron. Je me rends dans le service où travaille Georges pour lui signaler que nous devons conduire le petit à l'hôpital, service des urgences.

Malgré les talons hauts de mes escarpins vert foncé, je traverse à la course les allées pavées du site professionnel, je suis les chemins, longe le terrain de course à pied, le centre sportif. Le soleil de novembre dore les quelques feuilles restées sur les arbres.

J'entre dans le bâtiment par le parking mal éclairé, je prends l'ascenseur gris et sale, tagué généreusement. Arrivée dans le service de Georges, sa secrétaire m'indique qu'il participe au drink offert par le directeur général pour sa mise à la pension. Je change de bâtiment en empruntant les couloirs et les escaliers de service, pénètre dans la salle de réception et m'approche discrètement de Georges, entouré de sa hiérarchie.

« Que fais-tu là ?

- Excuse-moi de te déranger, mais l'école a téléphoné. Emerik a une hémorragie, nous devons le conduire à l'hôpital d'urgence.

- Tu vois bien que je suis occupé. C'est absolument hors de question. Emerik attendra. »

Le brouhaha régnant dans cette salle protège les paroles de Georges des oreilles d'autrui. Les garçons de salle offrent des toasts superbement garnis aux convives ainsi que des coupes de champagne et de jus de fruit. Les gens parlent, rient.

J'insiste et les larmes coulent sur mes joues. Le directeur de Georges approche et à son tour, il tente de persuader Georges de m'accompagner à l'hôpital.

Puisque rien n'y fait, je quitte cette salle de fête, pénètre à nouveau dans ce parking si sombre et monte dans la voiture familiale garée. J'ai volé le double des clés de voiture hier soir dans le tiroir à chaussettes de Georges. Je l'ai caché dans ma boîte de serviettes hygiéniques et ce matin, je l'ai mis dans mon soutien-gorge. Georges n'a rien vu. Je roule à toute vitesse. Je prends Emerik à l'école, le couche dans la voiture, sur la banquette arrière, le couvre de mon manteau de fausse fourrure et l'emmène à l'hôpital. De l'autre côté de la ville. Et Georges, tant pis pour lui. Il trouvera bien une bonne âme pour le conduire à la maison.

Le service des urgences de l'hôpital nous accueille. Les infirmières nous reçoivent rapidement et nous placent dans une chambre. Une petite chambre avec un lit d'hôpital, des peluches sur tous les meubles, des posters d'ours aux murs et des Mickey. Un grand lit avec des draps d'enfant et une couverture vert clair.

Un gastro-entérologue ausculte Emerik tout de suite. Un homme petit. Sous son masque stérile vert, on devine un homme jeune. Son bonnet de papier médical laisse échapper quelques mèches blondes bouclées. Un deuxième médecin examine Emerik quelques heures plus tard, alors que Georges vient d'arriver,

accompagné de son supérieur, nouvellement pensionné. Le supérieur tapote dans le dos de Georges pour le réconforter.

Les infirmiers posent la perfusion dans le petit bras de mon fils, le lavent, le vêtent d'un joli pyjama avec des éléphants qui jouent aux billes dessinés sur le tissu de coton jaune pâle.

Après une attente qui semble infinie, les deux médecins décident que je resterai à l'hôpital avec Emerik.

« Vous comprenez, Monsieur, la présence de la maman est indispensable » disent les docteurs à Georges, qui conteste fermement.

Le gastro-entérologue pédiatrique met Emerik en salle d'opération à plusieurs reprises, lui fait passer des examens sous anesthésie générale.

Il me dit qu'Emerik souffre peut-être de diverticules de Meckel, peut-être d'un cancer du côlon, peut-être de... Toutes les maladies sont envisagées et exclues tour à tour.

C'est à tout le moins ce que le corps médical me fait croire. Les médecins et infirmières prennent aussi en charge les formalités administratives avec mon patron pour que je garde mon emploi.

C'est la première fois que nous passons Noël à l'hôpital.

Une sensation d'irréalité, de non-réel, d'impossible, s'empare de moi. Personne ne me téléphone, ne m'écrit, ne me rend visite. Je n'existe pas, mon fils n'existe pas depuis notre hospitalisation.

Pour ce jour de fête, nous recevons un souper spécial Noël. Au menu, de la dinde, des croquettes, des aïelles chauffant le cœur